



Des étoiles plein les yeux !



Immensité n'arrive pas à bout de l'imagination

Silence !





Nous sommes arrivés au mouillage, au nord de l'île Danmark, après un passage somptueux entre cette île et le continent. Des icebergs énormes inconscients de l'étroitesse du passage sont venus s'échouer sur les bords et les hauts-fonds de ce qui est pour eux un dédale fatal. Quoique le chemin soit à sens unique, six heures dans un sens six heures dans le sens opposé selon le cycle des marées, ils ne trouveront jamais la sortie. Ce passage, qui est pour nous une source d'émerveillement, est un cimetière pour eux, dans lequel la seule issue est de fondre et disparaître. Leur corps dur superbement sculpté qui est né H₂O liquide redeviendra H₂O liquide. Invisible. Comme s'ils n'avaient jamais existé.



Au mouillage, au fond d'un mini fjord de quatre milles de long sur cinq cents mètres dans la plus grande largeur, c'est le calme intégral. Aucun bruit de notre prétendue civilisation avancée. Pas d'avions, pas d'hélicoptère. Peu de cris d'oiseaux. À peine quelques souffles de vent. Parfois un gloussement de l'eau contre la coque. De temps en temps, le grondement de la glace qui ressemble à celui d'un orage sévissant au-delà de l'horizon. Pas de blabla salivaire intempestif, sans queue ni tête ou sans grand intérêt, que certaines personnes ne savent pas s'empêcher de produire en permanence, même si tout le monde alentour ne fait que semblant d'écouter. Leur peur du vide est-elle aux commandes ?

Seul Thoè rappelle de temps en temps qu'il est là comme un cheveu dans cette soupe originelle, car le Cap' et Tournesol n'ont pas réussi à supprimer tous les bruits accessoires et parasites. Il y en a peu, mais il en reste toujours un par-ci par-là, par exemple une antenne qui ballotte en haut du mât, le frigo qui se met régulièrement en marche, le ventilateur du PC et le bruit énervant que l'on n'arrive généralement pas à localiser. D'un certain point de vue, Thoè a un cœur qui ne cesse de battre, même s'il est à l'arrêt, à l'ancre, endormi dans les bras d'Éole.

J'allais oublier le seul bruit qui vaille, sans lequel tout ceci ne serait rien : le bruit de base de notre propre être. Notre cœur qui bat, caparaçonné derrière sa protection de paires de côtes, le souffle de l'air passant dans le conduit étroit de nos narines, le bruit de fond de nos oreilles sensibles, les perturbations sensibles dues aux dysfonctionnements temporaires d'une ou deux parmi les milliards de connexions de notre système nerveux, etc. L'on ne peut échapper à ces derniers bruits que l'on a peine à

qualifier de parasites, sinon l'on devrait constater notre mort. Ces indispensables bruits de la vie sont une forme évoluée de lapalissade.

Notre conditionnement ou notre habitude à être en permanence envahis de bruits et de nuisances sonores est tel que quand il y en a aussi peu qu'ici, notre boîte crânienne reste à l'affût de quelque chose à entendre, de quelque chose qui puisse capter son attention, à laquelle il puisse donner un sens ou un non-sens. Parfois, quand il n'y a rien à entendre, il croit quand même percevoir quelque chose. Un moteur ? Quelqu'un qui parle ? Étonnement ! Il lui faut un stimulus sonore pour qu'il agite ses neurones, car tout porte à croire qu'ils ne savent pas rester sans rien faire. Pour ne pas se sentir dégénérés. L'homme peut faire le choix d'être paresseux ou de s'arrêter un moment de fonctionner. Ses neurones pas.



Seul ? Où est le problème ?

Nous sommes seuls et ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Sauf dans le cas extrême de danger de mort, si nous déclenchons des recherches en activant la balise satellite. En cas de pépin, personne ne passera par hasard, à qui demander de l'aide. Les chasseurs de phoque et de narvals ont établi leurs quartiers d'été à Ankervig, à 40 milles d'où nous nous trouvons. Ils auraient, paraît-il, du matériel à Helka Havn, de l'autre côté de notre île. Jamais ils ne passeront ici. Pareil pour les chercheurs finlandais qui étudient les narvals, dont le camp est aussi à Ankervig.



Au mouillage, au N de l'île Danmark

On me demandera sans doute souvent « n'as-tu pas peur de partir seul au milieu de quelque part ? » Peur d'être seul. La réponse est simple. D'un point de vue purement technique être en perdition, seul ou à deux ne change rien. Cela fait deux victimes au lieu d'une. Avoir quelqu'un à bord, même un néophyte, a quelque chose de rassurant, car nous sommes des animaux grégaires. Ce n'est qu'une illusion de sécurité. Si une panne se produit, que change le fait d'avoir à bord un ami sympa et avec qui l'on peut jouir du partage du plaisir du voyage, mais qui ne sait pas toucher à la mécanique ? Au contraire, s'il est du genre inquiet, le capitaine aura un problème sur les bras et un autre sur le dos : l'important et l'urgent qui est la panne à réparer et le collatéral perturbateur que sont les états d'âme des passagers. Quand sur la route de Jan Mayen, Sophie demandait au Cap' si le vent allait *encore* forcer, que pouvait-il répondre ? Une illusion optimiste et rassurante faite de blabla et de fausse certitude simulée ou la vérité qui était qu'il n'en avait pas la moindre idée ? À force de multiplier ces questions, il vient forcément un moment où une réponse ne se vérifie pas, qui valide et renforce les appréhensions de l'intéressé.

La seule chose qui soit, est qu'il n'y a pas d'autre marche à suivre que de faire face et gérer les événements l'un après l'autre, quand ils se produisent. Une difficulté, une solution et l'on continue, en mettant ses états d'âme temporairement en veilleuse. La seule garantie que le Cap' puisse donner est qu'il s'occupera de résoudre les éventuels problèmes, qu'il l'a fait sans grosses erreurs tout au long de 35 000 milles (64 000 km).

Après, le passager éventuel doit se rassurer avec ces actes et actions et non se satisfaire de mots qui s'envolent comme les embruns au milieu de l'océan. Il appartient à chacun de s'occuper de sa propre personne et de ses propres affects. Il ne faut pas demander au Cap' de renverser les rôles. Cela reviendrait à demander au malade du cancer de rassurer sa famille à propos de ses réelles chances de guérison ou à quelle heure il va retourner à l'état de poussières. Quand je prends l'avion, pour me rassurer et me donner confiance dans le pilote, je me dis qu'il n'a pas plus envie que moi de se crasher. Après, je me jette dans les bras de la fatalité.

Une fois n'est pas coutume, voici des selfies du Cap'. Il regardait son image dans le miroir de l'eau. Contrairement à Narcisse, il n'est pas passé par-dessus les filières, car *un homme à la mer n'a pas sa place à bord* d'après Tarbarly.

